

Rencontre avec Ana Blandiana

« Notre place en Europe est le lieu géométrique entre l'obstination de notre rêve séculaire d'intégration et la réalité de la vérité selon laquelle l'histoire est d'abord géographie »



TIMIȘOARA, 2008 © NOTRE EUROPE



Otilia Valeria Coman, plus connue sous son nom de plume **d'Ana Blandiana**, est une poétesse roumaine née à Timișoara en 1942, dont l'œuvre est traduite dans une quinzaine de langues. Ses premiers textes sont publiés dans *Tribuna*, en 1959, puis dans une anthologie de la jeune poésie roumaine intitulée *30 de poeți tineri*. Après une interdiction de publication due aux positions de son père, prêtre orthodoxe qui passa plusieurs années dans les prisons communistes, Ana Blandiana fait son retour littéraire en 1963 dans *Contemporanul*.

Elle s'installe en 1967 à Bucarest, où elle travaille comme rédactrice du magazine littéraire *Amfiteatru*, puis comme libraire à l'Institut des Beaux Arts. Dans la deuxième moitié des années 1980, Ana Blandiana commence à écrire des poèmes contestataires. 'Totul' (1984) dresse ainsi un inventaire des éléments de la vie quotidienne à Bucarest et met en lumière le fossé qui sépare les discours officiels sur la réalité roumaine et la perception de la monotonie et de la pauvreté ambiantes. Le numéro d'*Amfiteatru* dans lequel était paru le texte est immédiatement retiré de la circulation, mais le poème n'en est pas moins traduit dans plusieurs médias occidentaux et diffusé sous le manteau en Roumanie.

Après la révolution de 1989, Ana Blandiana entre dans la vie politique. Elle est l'initiatrice de la création d'un Mémorial de la résistance et des victimes du communisme, à Sighet, ville du Nord de la Roumanie. Prison de droit commun construite en 1897 par l'empire austro-hongrois, le bâtiment avait été transformé à partir de 1944 en un centre de déportation des Juifs et des militants anti-fascistes, avant de devenir l'une des plus sinistres prisons du système d'épuration politique communiste. Lorsqu'en 1998 le Conseil de l'Europe prend la décision de le retenir parmi les trois premiers lieux de la mémoire européenne (avec Auschwitz et le Mémorial de Caen), la presse roumaine titre sur le « sacrilège de Sighet » et accuse Ana Blandiana d'avoir « vendu à l'étranger les souffrances de la Roumanie ». La défaite de Ion Iliescu aux élections de 1996 signe néanmoins un changement d'attitude du pouvoir vis-à-vis de Sighet, qui devient en 1997 « lieu d'intérêt national ». Sur le site Internet du musée (www.memorial-sighet.ro) figure aujourd'hui le credo d'Ana Blandiana : « *Quand la justice ne parvient pas à s'instituer comme une forme de mémoire, alors la mémoire peut à elle seule être une forme de justice* ».

Aziliz Gouez est chercheuse à *Notre Europe*, **Cristina Stănculescu** est assistante de cours à l'ULB et chercheuse au CEVIPOL.

Propos recueillis dans le cadre du projet « **Fabriques de l'Europe** ».

Vous êtes née à Timișoara, à la frontière entre Balkans et Europe centrale. Pouvez-vous nous parler de cette ville, dont le nom est associé au premier épisode de la révolution roumaine de 1989 ?

Je suis née à Timișoara mais n'y ai vécu que pendant les premiers mois qui ont suivi ma naissance. Tout ce que je sais de cette époque-là, c'est que nous habitions un immeuble que l'on appelait « chez Marie ». C'était un point de repère dans la ville, ainsi nommé d'après une vieille statue de la Vierge, et qui devrait m'être indifférent si je ne me rappelais avec étonnement l'absurde fierté dont je fus saisie, en 1989, lorsque j'appris que c'est à ce point précis que s'était déclenchée la révolution.

Je me souviens aussi la vitrine éclatée d'une librairie que la foule avait prise d'assaut lors du lancement de l'un de mes volumes, au début des années 1970, et aussi l'immense foule affligée remplissant l'espace entre la cathédrale et l'opéra lors de la célébration du premier anniversaire de la révolution. Ces images disparates se mêlent dans mon esprit avec celles d'une Timișoara d'un autre temps : la plupart de mes souvenirs datent des années 1950, les années de mon enfance, lorsque je passais les vacances chez mes grands-parents. Mon père était alors en prison et ma mère trimait pour que ma soeur et moi soyons marquées le moins possible par cette situation et par la misère d'ailleurs générale. Dès le début de l'été, elle nous envoyait à Timișoara.

Mes grands-parents, des paysans, habitaient le quartier *Fabric*, d'où ils allaient en chariot travailler leurs terres, qui commençaient juste à l'endroit où se terminaient les rues. La maison avait une grande cour avec beaucoup de dépendances – une étable pour le bétail, une porcherie, un poulailler, un magasin pour le maïs, une meule de paille et une fontaine à roue dans laquelle on descendait à l'aide du seau les pastèques cueillies dans les champs pour les refroidir. Cette maison était un véritable îlot villageois en pleine ville, ce qui à l'époque ne semblait étonner personne. Il s'agissait d'une manière de survivre dans la précarité de l'après-guerre et j'ai encore le souvenir des queues que les voisins formaient le soir pour acheter le lait que Grand-mère trayait, assise sur un tabouret à trois pieds près du pis de la vache.

Ma mémoire retient aussi la colère de Grand-père lorsqu'il découvrait que les soldats russes des troupes d'occupation, dont les casernes jouxtaient ses terres, volaient ses pastèques ou les jeunes épis de maïs. Grand-père était tombé prisonnier en Russie pendant la Première Guerre et il y avait

appris des bribes de la langue. Je me rappelle avoir été transportée d'admiration en assistant à l'une de ces disputes en russe, une fois qu'il avait pris sur le fait quelques soldats. Tout paysans qu'ils étaient, mes grands-parents de Timișoara parlaient couramment, outre le roumain, l'allemand, le serbe et le hongrois – comme d'ailleurs tout le monde autour d'eux. Et je ne saurais oublier mon enchantement à écouter Grand-mère passer d'une langue à l'autre, avec sa voix fluette de fillette, lors des conversations avec les voisines ou avec les passagers du « firobus » que l'on prenait pour se rendre à *Elisabetin* ou *losefin*, les quartiers du centre ville dont le nom éveillait en moi du respect, voire de l'intimidation, comme des quartiers de noblesse...

L'un de vos poèmes lance une exhortation : « *Allons parler du pays d'où l'on vient !* » Il y a vingt ans déjà, vous écriviez que le peuple roumain « *n'entend pas, ne voit pas, ne comprend pas* ». Écririez-vous la même chose aujourd'hui ?

Je faisais référence à l'époque à un peuple de foetus « *s'avançant/à travers des corps tordus de femmes* », ces femmes qui, dans les années 1980, se devaient de donner naissance à au moins quatre enfants pour que Ceaușescu soit le dirigeant d'un peuple de plus en plus grand. Entre temps, ces enfants sont devenus le peuple roumain lui-même et ce qu'ils ont à comprendre est infiniment plus compliqué. Pendant des années, la liberté fut pour nous la réplique que nous parvenions, ou non, à donner à la terreur, et une fois la terreur disparue, nous nous sommes aperçus avec effarement que nous ne savions plus ce qu'être libre voulait dire. Il est beaucoup plus facile de définir les notions en les opposant à leur contraire qu'en les investissant d'un contenu autonome.

Les Roumains sont aujourd'hui un peuple qui, sans avoir connu de répit pour se remettre de cinquante ans d'épouvante communiste, découvre l'effroi devant un capitalisme sauvage dominé par la même minorité sociale politiquement recyclée, qui s'appuie sur les anciennes structures et relations de pouvoir. À quelques détails près, cette remarque vaut d'ailleurs pour les autres peuples de l'Est...

Vous parlez des « peuples de l'Est »... L'idée d'une identité européenne commune, qui transcende les frontières entre l'Est et l'Ouest, a-t-elle un sens pour vous ?

De toute évidence, il subsiste toujours au moins deux Europes : l'une occidentale, qui pendant des siècles a superbement ignoré ce qui se passait à quelques centaines de kilomètres de ses frontières, qui aujourd'hui encore se demande comment s'appellent les pays baltes et si Budapest est la capitale de la Roumanie ou bien de la Hongrie ; l'autre orientale qui a toujours caressé le rêve de se rapprocher, de ressembler à la première, en l'idéalisant justement parce qu'elle était inaccessible.

Les deux parties demeurent toujours aussi étrangères l'une à l'autre, même si la méconnaissance tient dans le premier cas à la sous-estimation et, dans le second, à la sur-estimation. Lors de la découverte réciproque occasionnée par l'intégration européenne, la déception est un risque majeur – surtout pour ceux qui s'avancent de l'Est vers l'Ouest. Il me semble néanmoins essentiel que ce processus d'intégration unifie non seulement les stratégies économiques ou diplomatiques, mais aussi les obsessions. Et il est également capital de noter que, séquelles de ses maladies passées mises à part, l'Europe de l'Est apporte également à l'Occident l'héritage de la souffrance consommée, qui représente un patrimoine dans toutes les grandes constructions historiques.

Cet héritage de souffrance peut-il, aujourd'hui, être un vecteur de rassemblement pour les Européens ?

Je pense que le principal vecteur de rassemblement est la conscience que, dans l'histoire à venir, aucun des pays européens, ni même l'Union européenne en tant que telle, ne pourra plus être la principale puissance mondiale. Nous sommes un monde « intermédiaire », situé entre de grandes puissances avec lesquelles nous pouvons nous retrouver alliés, concurrents ou adversaires, et par rapport auxquelles il nous faudra, au-delà de la globalisation et même à l'intérieur de la globalisation, essayer de délimiter notre sphère.

Les Roumains se sentent-ils pleinement partie prenante de cette sphère européenne ?

Une fameuse phrase attribuée au général De Gaulle dit que l'Europe s'étend de l'Atlantique à l'Oural. Géographiquement, la Roumanie se retrouve au centre de cet espace. Il existe même une légende selon laquelle, quelque part dans le nord de la Roumanie, se trouve une borne marquant le centre de l'Europe (mais je sais que des légendes similaires existent en Pologne et en République Tchèque...) Cependant, ce qui représente le centre de l'espace dans les manuels de géographie devient la périphérie dans l'acception courante, qui fait s'arrêter l'Europe aux confins de l'Allemagne.

Nous autres Roumains avons depuis toujours rêvé d'« entrer en Europe ». Nous avons depuis toujours tourné nos regards vers l'Occident dont, pour des raisons subjectives mais aussi et surtout objectives – les Turcs, les Russes, le communisme – nous sommes restés séparés par un inexorable décalage. Aussi rapide que fut notre avancée pendant nos moments favorables, ce décalage ne s'est jamais résorbé car, telle une *fata morgana*, l'Occident allait toujours plus avant. Nous n'avons pu que nous efforcer de remplir ce *hiatus* de formes sans avoir le temps de les investir d'un contenu, obsédés que nous étions de tenir le rythme et de rattraper.

Ce qui est toutefois encourageant en contemplant ce processus d'évolution est que petit à petit, au fil du temps, les formes vides générèrent leur contenu. Le mécanisme de ce devenir est tellement fonctionnel que l'on saurait dire, aussi choquant que cela puisse paraître, que les formes sans fond ont été, et restent, notre forme propre de progrès. Notre place en Europe est le lieu géométrique entre l'obstination de notre rêve séculaire d'intégration et la réalité de la vérité selon laquelle l'histoire est d'abord géographie.

Qu'est ce que les Roumains apportent à l'Europe ?

Je ne sais si c'est d'être « *restés sur la rive de l'Histoire* », comme le disait Cioran, ou bien parce que nous avons été un peuple de paysans alors que « *l'Histoire est l'histoire de l'homme des villes* », comme le disait Toynbee, mais toujours est-il que nous avons gardé, pour le meilleur et pour le pire, une sorte d'authenticité atemporelle qui a disparu des contrées plus travaillées, plus contrefaites par l'histoire.

« *L'éternité est née au village* » : ces mots d'un vers roumain célèbre décrivent bien la sensation que découvrent, troublés, ceux qui tombent sous le charme des Roumains. De là nous viennent à la fois Brancusi et Ionesco, si différents entre eux, mais si semblables dans leur manière de se démarquer des autres. Je ne saurais dire si cela peut être considéré comme une valeur ajoutée aux valeurs européennes, mais je crois que c'est au moins une suggestion précieuse du chemin que les valeurs européennes pourraient emprunter pour aller se ressourcer à leurs propres racines.

Dans une vision utopique de l'avenir, comment voyez-vous la Roumanie d'ici cinquante ans ?

Tout ce qu'il y a de plus semblable aux pays occidentaux ! Mais n'allez pas me traiter d'optimiste, il s'agit d'un pronostic plutôt déprimé... Pour avoir tant et si longtemps désiré « entrer en Europe », les Roumains ne trouveront sans doute pas la sagesse et la force nécessaires à la préservation de leurs qualités spécifiques. Ils perdront au change au moins autant qu'ils gagneront.

Et l'Europe ?

Si les choses évoluent le long des lignes tracées par ce début de siècle, l'Europe sera, d'ici cinquante ans, le continent le plus globalisé du monde – une sorte de tour Babel où tout le monde parlera un anglais qui fera se retourner Shakespeare dans sa tombe, et où personne ne se sentira plus à la maison : certains parce qu'ils ne reconnaîtront plus leur maison ; d'autres parce qu'en dépit du politiquement correct (qui remplacera à la fois religion et inquisition), on trouvera toujours le moyen de leur faire comprendre que ce n'est pas leur maison.

Nous vivons à l'évidence une nouvelle ère de grande migration des peuples, ayant pour destination notre continent et pour raison le désir de mieux vivre. L'histoire continuera sa rotation de l'Orient vers l'Occident et l'Europe sera, une nouvelle fois, un creuset où se forgeront les âges nouveaux.